



ATHÉNÉE

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ DES ARTS DE GENÈVE

SPÉCIAL:
WILSON
ET GENÈVE



L'aventurier, d'Arnold Böcklin

N° 25

4^{me} année
janvier 1981

5 fr. le numéro

Ont collaboré à ce numéro :


MM. Arnold BÖCKLIN, HELIOS, Paul A. LADAME, Jean von MÜHLENEN,
William E. RAPPARD, Alain SCHÄRLIG, Woodrow WILSON
et ANDREINA.

du soleil et bien sûr...



Union de Banques Suisses

change / notices de voyage
chèques de voyage / Diner's Club / location de coffres



**Swissair est
heureuse de son rôle
dans ce qui unit
le monde à la Suisse,
et la Suisse au monde.**

swissair 

AU SOMMAIRE DE CE NUMÉRO :

- Editorial	3
- Paul LADAME : <i>Les mass media volent toujours plus bas. Pourquoi? (3)</i>	5
- ANDREINA : <i>Arnold Böcklin (1901-1981) à Fiesole</i>	11
- Alain SCHÄRLIG : <i>Humaniser la technocratie ?</i> <i>LA DECISION A CRITERES MULTIPLES</i>	14
- William E. RAPPARD : <i>Woodrow Wilson, la Suisse et Genève (I)</i>	19
- Echos des précédentes manifestations.....	24

A L ' AFFICHE DE L ' ATHÉNÉE

=====

Janvier 1981 : Classes A+A et I+C : relâche .

Lundi 2 février 1981 (sous les auspices des deux classes)

20 h. 30

*Humaniser la technocratie ?*LA DÉCISION A CRITÈRES MULTIPLES*Conférence du professeur Alain SCHÄRLIG*Lundi 16 février

20 h. 30

(sous les auspices des deux classes)

LA DROGUE : QUELS PROBLÈMES ?*Débat public avec la participation de :*

- . Mme Jeanne ATTARIAN, présidente AGADEF
- . M. Noël CONSTANT, responsable de "Carrefour"
- . M. André DUNANT, président, Tribunal de la Jeunesse
- . Dr. François LADAME, Service médico-pédagogique.

Lundi 2 mars (Classe I+C avec l'ASSPA) : Conférence de M. P. WIBLÉ, Sodeco-Saia.

ATHENEE

Editeur et Rédacteur responsable : Paul A. LADAME**Rédaction et administration :** Palais de l'Athénée,
2, rue de l'Athénée, 1205 Genève - Tél. (022) 20 41 02**Imprimerie :** Studer SA, 5, route des Jeunes
1211 Genève 26 - Case postale 228**Abonnements Suisse :** 10 numéros : Fr. 40.—**Abonnements Etranger :** Veuillez demander le tarif de
l'envoi à la Poste.

Compte de chèques postaux N° 12-6680 Genève

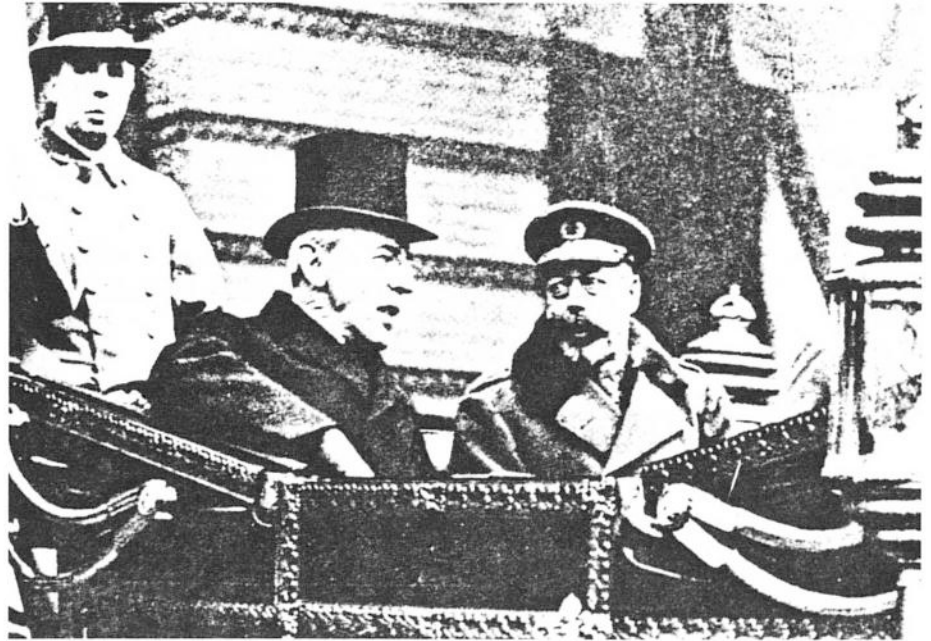
LA SOCIÉTÉ DES ARTS DE GENÈVE, fondée en 1776,
comporte trois Classes :

- Agriculture et Art de Vivre;
- Beaux-Arts;
- Industrie et Commerce.

SON SIÈGE EST AU PALAIS DE L'ATHÉNÉE
2, rue de l'Athénée, CH - 1205 Genève
Tél. (022) 20 41 02*Les articles publiés dans* ATHÉNÉE *n'engagent*
que leurs auteurs et ne reflètent pas nécessairement
*l'opinion de la Société des Arts.**La rédaction est heureuse de recevoir des lettres de ses*
lecteurs. Elle n'est pas responsable des envois non
sollicités.



Le président
Woodrow WILSON et le
roi d'Angleterre,
Georges V, à
Londres, en 1919.



ATHENEE

commence aujourd'hui la publication d'un nouveau feuilleton, d'un genre très différent du précédent, mais tout aussi passionnant. Il s'agit du récit, par William E. RAPPARD, d'après des sources inédites, du choix de Genève comme siège de la Société des Nations, choix imposé par le président des Etats-Unis Woodrow WILSON, littéralement contre vents et marées. Car, il est bon de se le rappeler, soixante ans plus tard - et au moment où la question de l'adhésion de la Suisse à l'Organisation des Nations Unies mijote dans les cuisines du Palais Fédéral - les Etats-Unis (sauf leur Président) ne voulaient pas de la "League" ; et si les vainqueurs de la Première guerre mondiale acceptaient la S.d.N., ils ne voulaient pas de Genève pour son siège. D'ailleurs, Berne n'était pas chaud non plus. Et quant au peuple suisse, le résultat de la votation du 16 mai 1920 (voir "Athénée" No.21, septembre 1980) a été édifiant : 43,7 % d'opposants et dix cantons, dont Zurich, Bâle, Saint-Gall, Argovie, Soleure et Schaffhouse. La "vocation internationale" de Genève a en quelque sorte été imposée à la Suisse par le président des Etats-Unis. On a beau évoquer le traité de l'Alabama ou la fondation du C.I.C.R., pour montrer qu'il y avait une prédisposition. Sans Wilson il n'y aurait jamais eu de S.D.N. à Genève (ni même de S.D.N. tout court), jamais de Palais des Nations, jamais de siège européen de l'O.N.U., jamais toutes ces agences spécialisées, jamais cette centaine d'agences bénévoles, jamais un dixième de la population de Genève employé dans une organisation internationale. Tout cela à cause de Woodrow WILSON.

Mais l'homme d'Etat américain est intéressant à d'autres titres encore. Nous publions actuellement une série d'articles sur les mass media. Eh bien ! c'est Wilson qui, à la conférence de la paix de 1920, à Paris, a imposé aux autres puissances, qui n'en voulaient pas, l'institution, aujourd'hui si courante, des conférences de presse. Jusqu'alors, depuis la nuit des temps, les gouvernements condescendaient parfois à jeter en pâture aux journalistes un bref communiqué. Wilson, lui, non seulement a reçu la presse, a répondu à toutes les questions, mais encore a fait ouvrir - pour la première fois dans l'histoire - les portes d'une conférence intergouvernementale aux correspondants accrédités, pour qu'ils



puissent eux-mêmes assister aux débats et rendre compte librement de ce qu'ils avaient vu et entendu. Bien entendu, Clémenceau, Lloyd George, Orlando hurlaient et ne voulaient pas entendre parler de cette innovation yankee. Mais c'était à prendre ou à laisser : s'ils ne s'inclinaient pas, Wilson rentrait à Washington, où la presse tempêtait bien plus fort que les Alliés, parce qu'elle était frustrée à Paris de ce qui était normal outre-Atlantique.

Aujourd'hui, partout, sauf dans les pays totalitaires, la presse jouit - et souvent abuse - de la liberté pour laquelle Woodrow Wilson et Ray Stannard Baker, son conseiller pour l'information, se sont battus. Dans quel but ? Essentiellement dans le but d'informer pleinement l'opinion publique, considérée comme adulte, et, grâce à cette information, de combattre l'angoisse, la peur de l'inconnu, qui suscite la méfiance, la haine et la fuite en avant : la guerre.

Malheureusement, les mass media, aujourd'hui, pour des raisons commerciales, ou de puissance, cessent trop souvent de considérer les masses qu'ils asservissent comme adultes. Ils les flattent, les cajolent, les excitent, les énervent et, surtout, leur font peur.

Prenons les événements de l'année qui vient de s'écouler, les événements graves, dramatiques : l'invasion de l'Afghanistan, pour commencer en janvier. Sous l'influence des mass media s'en donnant à coeur joie, l'hystérie a rapidement envahi l'Occident, puis une véritable épidémie de frousse (symbolisée par l'or, montant en flèche jusqu'à \$ 800 l'once). La question n'était pas de savoir comment on pourrait aider les malheureux Afghans, mais bien quel risque on courrait, si d'aventure M. Carter avait l'idée folle de vouloir leur venir en aide. Et puis, l'Irak a attaqué l'Iran. Peur panique, excitée par les mass media, de manquer de pétrole avant les vacances. Et puis, les syndicats polonais se sont révoltés, ont réclamé une certaine autonomie, une certaine liberté. Peur panique en Occident, attisée par les media, que l'Armée rouge intervienne, comme à Budapest, comme à Prague, avec tous les risques que cela comporte. Les projecteurs de l'actualité tournent et tournent. La sensation d'aujourd'hui (par exemple les otages américains de Téhéran) est oubliée demain. Tout se passe comme si les mass media, par leur bombardement continu d'informations mal digérées, tronquées, caricaturées, privées de leur contexte pour tenir en quelques lignes, quelques secondes d'antenne, avaient totalement aliéné la conscience de chacun. Ainsi, toutes les propagandes les plus pernicieuses peuvent se donner libre cours, les mensonges les plus éculés prendre racine et des gens de parfaite bonne foi se laisser manipuler. (Gehlen : "la manipulation est l'art de faire agir quelqu'un dans un but qu'il ignore.)

On entend demander : "Est-ce que la guerre froide va reprendre ? ". Comme si elle avait jamais cessé, depuis 1946. Ou bien : " Alors, la détente, c'est fini ? " Comme s'il en avait jamais sérieusement été question. Et l'angoisse s'installe, insidieusement. Elle fait appel à la lâcheté pour se reconforter. On veut à tout prix jouer les autruches et plonger la tête dans le sable. (*)

Au lieu d'ouvrir tout grand les yeux. Au lieu de s'informer à des sources sûres. Au lieu d'agir avec courage et espoir, comme un homme.

Woodrow WILSON a voulu lutter contre la peur. Mais c'est Franklin Delano ROOSEVELT, un autre grand président des Etats-Unis, qui a forgé le mot-clé : " The only thing to fear is fear itself." (La seule chose à craindre est la crainte elle-même.)

(*) Voir en pages 24 et 25 des compte-rendus de la remarquable conférence de Patrick WAJSMAN à l'Athénée.



LES MASS MEDIA VOLENT TOUJOURS PLUS BAS POURQUOI? (III)

par Paul A. LADAME (*)

Suite du précédent numéro.

Qui dit MASSE dit aussi son contraire, son complément, l'ELITE. C'est par ces mots que nous avons terminé notre précédente causerie. Qu'est-ce que l'élite ? Ouvrons Larousse à la recherche d'une définition. Nous lisons : *ELITE : ce qu'il y a de meilleur, de plus distingué. ELITISME : Système favorisant les meilleurs éléments d'un groupe aux dépens de la masse.*

Selon cette définition, élite et masse sont non seulement contraires, mais antagonistes. Ces définitions du plus populaire des dictionnaires sont démagogiques. Elles sont dans la ligne de cette "démocratisation" si à la mode aujourd'hui. La devise de Larousse, ne l'oublions pas, est : *"Je sème à tous vents"*. C'est-à-dire pour un "ensemble non délimité d'individus", pour la MASSE, précisément, ce qui explique la connotation péjorative des définitions d'élite et d'élitisme. François de Closets, dans son "SYSTEME E.P.M.", explique fort bien cette attitude : *"Il est devenu malséant d'opposer l'élite au peuple. Si l'on appelle "élite" des personnes qui, par nature et naissance, sont supérieures à leurs concitoyens, alors cette notion recouvre une imposture. Mais j'emploie ce mot (dit de Closets) dans un sens différent : dans notre société, une petite minorité accède à la culture, à la décision, aux responsabilités, tandis qu'une immense majorité se trouve exclue de ces positions dominantes. L'ELITE est affaire de fonction et de situation, d'avantages et de pouvoirs, pas de nature ou de qualité."*

Il est clair que, par cette définition, ce sont aussi et surtout les vedettes des mass media qui sont désignées, les gens qui manient les "techniques de diffusion de la culture de masse". Les techniques, mais pas le pouvoir réel. Ces vedettes peuvent être limogées d'un instant à l'autre par le pouvoir réel. En Occident aussi bien qu'à l'Est. Chez nous, on camoufle les limogeages en promotion sur une voie de garage, en compression de budget, ou en contrat venant à échéance. A l'Est, c'est le blâme *Urbi et orbi*, la disparition dans une

trappe, le Goulag ou la balle dans la nuque. La dernière victime de ce procédé a été M. Maciej Szczepanski, directeur général de la radio et de la TV polonaises, coupable d'avoir été en place au moment où, provisoirement, les ouvriers de Dantzig triomphaient, en août 1980. Les techniciens des mass media, qu'ils soient momentanément célèbres ou non, avec des salaires farmineux, comme certains commentateurs de la télévision américaine, ou comblés de datchas, de voitures, de voyages à l'étranger, de devises rares, de magasins spéciaux, comme certains potentats des mass media communistes, ne sont toujours que des fonctionnaires, des employés, des agents, au service du pouvoir qui les a engagés ; et qui peut les licencier. Font-ils réellement partie de l'élite ? De Closets dit que *"l'élite est affaire de fonction"*. Il précise ensuite sa pensée : Il y a : *"d'un côté, les élitocrate qui prétendent décider seuls de ce qui est bon pour le peuple (...) et, de l'autre, les élitocrate-démagoge, qui prétendent suivre en toute chose les désirs du peuple. De quel côté se situe la vérité ?"* Mais ce n'est bien sûr pas la seule définition, ni la seule question.

LA MASSE ET L'ELITE SELON TCHAKHOTINE

Serge Tchakhotine, l'élève de Pavlov, pose dans son "VIOL DES FOULES PAR LA PROPAGANDE POLITIQUE" le principe que toute masse se divise en deux groupes, comportant chacun deux sous-groupes. Ce sont :

1. Les "violables". Ils comprennent 90 % de toute masse et se subdivisent comme suit :
 - a) Les pessimistes passifs (l'écrasante majorité) qui se laissent aller, ou mener, sans volonté, n'importe où ; et
 - b) Les pessimistes actifs (un tout petit groupe, ou même des individus isolés) dont le but précis est de démolir ce qui existe.

Suite en page 6.

(*) Extraits des conférences faites le 22 octobre et le 5 novembre 1980 en l'auditoire Jean Piaget, dans le cadre de l'Université du III^e Age.



2. Les "résistants". Ils comprennent les autres 10 % de la masse, répartis ainsi :

- a) Les optimistes passifs (l'écrasante majorité) qui craint la défaite et entretient, plus ou moins secrètement, l'espoir de l'éviter ;
- b) Les optimistes actifs (une petite minorité) qui n'envisagent jamais la défaite et luttent de toutes leurs forces pour l'éviter.

Tchakhotine, biologiste de formation, théoricien et praticien éminent des mass media, appelle cette répartition : "Le contingent des 55.000 et celui des 5.000." En d'autres termes, c'est la masse et l'élite : 90 % et 10 %. C'est la même proportion que, bien avant lui, les premiers théoriciens, Le Bon, Pareto, Tarde, Sighele, Lasswell, Bechterew et bien d'autres, avaient estimée. Masse 90 %, Elite 10 %. Mais il est clair que la masse n'est pas composée uniquement de "violables", selon les termes de l'auteur du "VIOL DES FOULES", ni l'élite uniquement de "résistants". Il y a donc, à l'intérieur des deux groupes, une masse et une élite. Au total donc, deux masses et deux élites. En réalité, il y a bien deux élites, nous le verrons dans un instant, mais il y a beaucoup plus que deux masses. Comme le dit encore de Closets, qui ne perd pas un instant de vue les mass media : "De par sa nature la masse est cacophonique. Son expression spontanée, c'est l'in-intelligible mélange de toutes les voix individuelles : un vulgaire bruit de fond. Elle ne trouve de discours cohérent qu'à travers ses porte-paroles. Encore faut-il qu'elle se taise pour que ceux-ci puissent se faire entendre. Sur cette nécessité évidente va se fonder la grande escroquerie de ce temps, celle de l'élitisme populaire : "Au nom du peuple... que le peuple se taise !" L'élite est investie et le peuple dépossédé. C'est l'entourloupe qui fonde aujourd'hui toute autorité. La culture se fera au nom du peuple, pour le peuple et sans le peuple."

Qu'est-ce que cette "entourloupe" qui "fonde toute autorité" ? Bertrand de Jouvenel, dans son classique "DU POUVOIR", répond : "Depuis le fond des âges de l'humanité, le but de la politique est toujours le même : le pouvoir d'une minorité, et non pas le bonheur de la masse. Mais, quand la minorité détient le pouvoir, elle utilise le monopole de l'information pour renforcer ce pouvoir, en faisant croire à la Masse qu'elle veut son bonheur." Nous dirions aujourd'hui : le pouvoir utilise les mass media. Quand Jouvenel a publié son livre, en 1945, à Genève, chez Constant Bourquin, le

terme de franglais n'avait pas encore été adopté.

Aldous Huxley est plus nuancé, mais il arrive à la même conclusion. Dans son "BRAVE NEW WORLD", chef-d'oeuvre de sarcasme, de understatement typiquement britannique, il dit : "L'information des masses n'est en soi ni bonne ni mauvaise. C'est simplement une force et, comme n'importe quelle autre, elle peut être bien ou mal employée. Dans le premier cas, les mass media sont indispensables à la survie de la démocratie ; dans le second elles sont parmi les armes les plus puissantes de l'arsenal des dictatures. Dans ce domaine comme dans presque tous ceux de l'entreprise humaine, les progrès techniques ont lésé les Petits et favorisés les Gros. Il y a cinquante ans encore – Huxley écrit en 1957 – tous les pays démocratiques pouvaient s'enorgueillir d'un grand nombre de petits journaux locaux, et des milliers d'éditoriaux exprimaient des milliers d'opinions indépendantes. Aujourd'hui, légalement, la presse est encore libre, mais la plupart des petits journaux ont disparu. La concentration des possibilités d'information entre les mains de quelques grands organismes est moins odieuse que le monopole d'Etat de la propagande, mais ce n'est assurément pas une chose qu'un démocrate jeffersonien pourrait approuver."

Huxley faisait ici allusion à la phrase célèbre de Jefferson, père fondateur des Etats-Unis : "Présentement, on ne peut rien croire de ce qu'on lit dans les journaux, mais, dans les limites de la vérité, la presse est une noble institution, également amie des sciences et des libertés civiles."

D'après la définition de Tchakhotine, il est clair que Jefferson était un optimiste actif. Il n'envisageait jamais la défaite. Même si, présentement, la presse est mauvaise, disait-il, demain elle sera meilleure, car l'institution, en elle-même, est bonne.

IL Y A ELITE ET ELITE

Le chef de propagande de Lénine, Serge Tchakhotine, situe les optimistes actifs, tel Jefferson, dans l'élite : une infime minorité. Mais il situe également les pessimistes actifs dans l'élite, où ils forment une autre infime minorité. C'est donc que, selon l'élève de Pavlov, il y aurait deux élites. De l'une il dit qu'elle a pour but de démolir tout ce qui existe. De



RÉDACTION, ADMINISTRATION
PUBLI-TELE
144, rue Montmartre, Paris

TELEPHONE
Pédagogie... Catalogue 1-69
Administration... Catalogue 2-40

LA PRESSE

Fondateur : Emile de Girardin Directeur : André LYER, député de Paris Le numéro : 25 centimes

MARDI 20 MAI 1927

Edition
spéciale

LES HEURES D'OR DE L'AVIATION FRANÇAISE

NUNGESSER ET COLI ONT REUSSI

Les émouvantes étapes du grand raid

A 5 heures, arrivée à New-York



NUNGESSER



demandeur quel était l'audacieux qui se présentait par un temps pareil. Sous conditions avec impatience qu'il descende de son avion pour l'attendre. Mais notre atterrisseur fut silencieux, nous nous dirigeâmes vers l'appareil.

Une fois dépassant le fuselage. Elle était reliée avec un homme de café. La bombe était enfoncée sous un certain nombre plusieurs fois, de larges bouffées d'éclaircie les yeux. Aucun signal distinct sur l'horizon, dans ces conditions, impossible de savoir qu'il était son bord. Une manœuvre habile le

avait pénétré dans l'avion, arrachant l'appareil du pilote à quelques centimètres du toit de son avion.

« Tu vois c'est ça, dit Nungesser, le hasard l'a placé là où elle est. Heure n'était pas regard pour moi. Le destin règle à son gré notre avenir.

Pendant des semaines et des semaines, Nungesser de front en front, abattu des avions, marqués à l'automne plus d'un an après, comme à ce des avions, puis courut à travers une fois d'habitude par de multiples blessures, il eut la place de premier champion du monde. Long d'après... qu'il est, véritable

En plein Atlantique
Le poste de café français P. O. a reçu, ce matin à 5 heures, un avertissement d'un café anglais et indiquant que l'avion bleu a été vu en ce point atlantique.

Au-dessus de Terceira-Neuve
Une dépêche de Harro nous parvient au début de l'après-midi. Elle dit que le

Les préparatifs pour l'arrivée
New-York, 8 mai. — Des préparatifs sont faits pour l'arrivée de l'avion français sous la bannière de Gouverneur Island, en vue d'une manifestation de l'appareil de Nungesser qui, ayant au départ abandonné son train d'atterrissage, se posera par conséquent aéroglisseur.

On prévoit l'atterrissage de l'appareil à quelques centaines de mètres de la

Aviateur, un nombre considérable de journalistes et de cinématographistes. Nungesser n'a fait aucune déclaration sur son voyage, il a simplement dit qu'il était heureux d'avoir réussi et qu'il avait hâte de se reposer.

LE RAID DE SAINT-ROHAN

L'aviateur avait atterri

Le lundi 9 mai 1927, la « Presse » lançait une édition spéciale pour annoncer faussement l'heureuse arrivée à New-York de Nungesser et Coli qui était narrée en ces termes :

« L'amerrissage se fit dans d'excellentes conditions et l'appareil fut aussitôt entouré de nombreuses embarcations, tandis que plusieurs hydravions le survolaient à basse attitude.

« Nungesser et Coli, après s'être posés sur l'eau, restèrent un instant immobiles dans leur appareil comme insensibles aux acclamations qui montaient des embarcations qui les entouraient. Puis, ils se levèrent tous deux de leur siège et s'embrassèrent. Un canot automobile vint se ranger le long du fuselage de l'avion et conduisit Nungesser et Coli à quai. Une foule immense les attendait ; parmi ceux qui les reçurent officiellement, plusieurs délégués du gouvernement, M. Harmon, frère de M. Clifford Harmon, président de la Ligue Internationale des Aviateurs, auquel Nungesser devait remettre un pli qu'il avait apporté de Paris ; le président de l'Aéro-Club des États-Unis, le président de la section de la Ligue Internationale des Aviateurs, un nombre considérable de journalistes et de cinématographistes.

« Nungesser n'a fait aucune déclaration sur son voyage, il a simplement dit qu'il était heureux d'avoir réussi et qu'il avait hâte de se reposer. »

Un exemple classique de fausse nouvelle.

l'autre qu'elle luttera de toutes ses forces pour l'éviter. Les deux élites sont antagonistes. Elles poursuivent des buts diamétralement opposés. Et cela depuis toujours. Depuis que l'homme est homme. C'est-à-dire depuis qu'il est sorti de l'animalité, depuis qu'il s'est mis sur ses pattes arrières et a décidé de faire fonctionner son cerveau pour compenser sa faiblesse physique. En vérité, comme l'a souligné Edgar Morin dans "LA NATURE DE LA NATURE", "nous avons le même cerveau que l'homme qui a enterré le premier mort, il y a quarante mille ans, et nous ne savons pas beaucoup mieux nous en servir." Pas beaucoup mieux certes, mais déjà un tout petit peu mieux, ce qui prouve qu'on peut améliorer encore la performance. Et donc nourrir tous les espoirs. D'ailleurs, qu'est-ce que c'est que quarante mille ans ? Et qu'est-ce que 800 cm³ de cerveau, avec une quinzaine de millions de neu-

rones et de sinapses dont le plus profond des hommes de science n'utilise qu'une petite partie ? A une époque où il est de bon ton de désespérer de l'avenir, il faut bien dire et répéter que quatre fois dix siècles, c'est à peine hier, dans l'évolution de l'humanité. Evolution... quelle évolution ?

L'EVOLUTION CYCLOTHYMIQUE DE L'HUMANITE

"Au commencement était la Parole". C'est à partir de cet instant, admirablement noté par l'apôtre Jean, que débute l'évolution de l'humanité, son évolution consciente. A partir de là que commence le rôle, encore rudimentaire, de l'ancêtre des mass media : la mémoire de la parole, l'histoire, le respect des aïeux, l'hommage aux morts, les tumuli. Le plus vieux tumulus de Genève, celui de Mariamont dans



les bois de la Versoix, date à peine de 700 ans avant Jésus-Christ. L'évolution s'est faite cahin caha, à la va comme je te pousse, en titubant sur la route du progrès, un pas après l'autre, souvent deux pas en avant et un pas en arrière ; parfois un pas en avant et deux pas en arrière. La ligne directrice, la ligne que devra suivre l'homme pour essayer de ressembler à l'image de Dieu, n'a jamais, en vérité, été une ligne droite, mais seulement une ligne en zig-zags, sinueuse, "ondulante", comme le disait Pareto. Et pourquoi ondulante ? Parce que les hommes, depuis toujours, ont été écartelés entre deux impératifs fondamentaux : le besoin de liberté d'une part ; le besoin de sécurité de l'autre. Depuis toujours, c'est le rôle de l'Elite, de la toute petite minorité active des hommes, de conduire la grande masse, passive, sur cette route idéale de l'évolution. Elle vante tour à tour les bienfaits de la liberté et ceux de la sécurité. Elle utilise tous les moyens, toutes les techniques, tous les mass media, pour convaincre, et au besoin contraindre la Masse à suivre la direction désirée. Idéalement, dans la ligne droite de l'évolution, liberté et sécurité se tiennent la balance, se complètent, s'appuient l'une l'autre. Mais, dans la pratique, il y a toujours une tendance qui prévaut sur l'autre. Dans les pays relativement stables, l'évolution oscille dans des limites raisonnables. C'est le cas, presque toujours et depuis relativement longtemps, de la Suisse et de quelques autres pays à démocratie libérale bien implantée. Dans d'autres pays il y a de brusques écarts, dans un sens, puis dans l'autre, comme sur le cardiogramme d'un cœur malade. Le tableau (X) suivant montre clairement ce phénomène. L'évolution cyclothymique peut être comparée au mouvement d'un balancier oscillant de gauche à droite (de la sécurité à la liberté et vice versa), son point de gravité avançant lentement, mais inexorablement, dans le sens du progrès de l'humanité, vers un idéal l'éloignant toujours plus de l'animalité. Passé une certaine frontière, à gauche comme à droite de la ligne idéale, le pendule quitte la zone normale, la zone où libertés et sécurités essentielles, marginales, coexistent. Il entre alors dans la zone dangereuse, pathologique, où, d'un côté, la liberté essentielle n'existe plus ; celle, de l'autre côté, où la sécurité essentielle est absente. Quelles sont les limites entre zones normale et pathologique ? Dans le sens de la liberté, individuelle, humaine, c'est la liberté de connaître, la liberté de conscience, sans lesquelles il n'y a plus de dignité humaine. A la frontière, il y a la liberté d'information, c'est-à-dire d'être informé et de

pouvoir informer librement. C'est la "liberté marginale". Dans le sens de la sécurité, collective, animale, grégaire, c'est d'abord la sécurité de la famille, puis celle des cercles sociaux ex-centriques, allant du plus proche au plus lointain. Sans cette sécurité, la perpétuation de la race risque d'être interrompue. La peur de l'anéantissement crée le besoin de sécurité. A la frontière de cette zone, l'homme est libéré de la peur. C'est la "sécurité marginale".

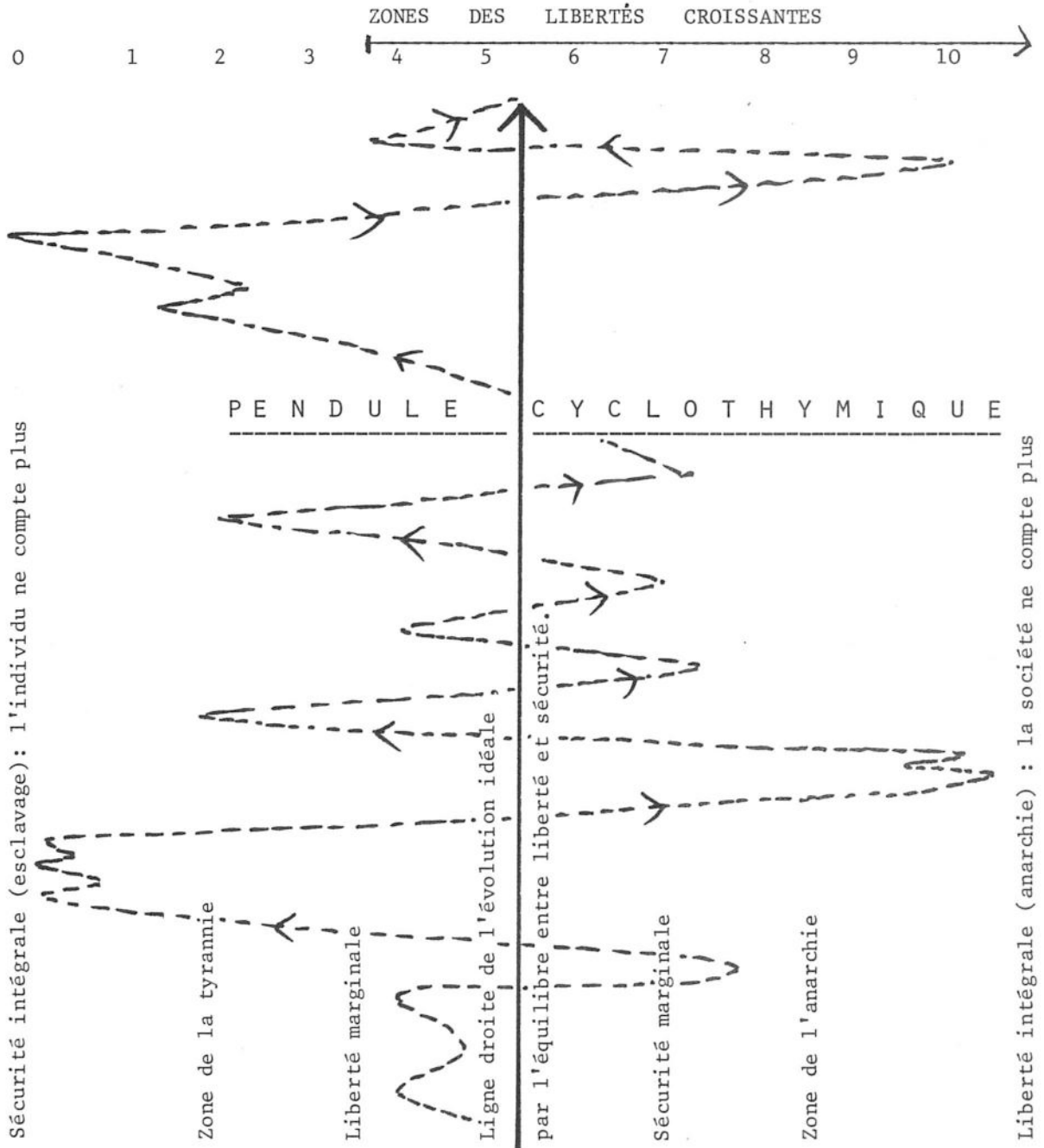
LE GRAPHIQUE DE L'EVOLUTION EXPLIQUÉ

Notre graphique est divisé, dans le sens longitudinal, en six colonnes parallèles. Les quatre premières, à partir de la gauche, sont les zones de la sécurité. Les quatre dernières, à partir de la droite, sont les zones de la liberté. Je ferai remarquer, pour éviter tout malentendu, que ces termes n'ont rien à voir avec "la gauche" et "la droite" des étiquettes politiques, comme il y en a tant dans le magasin aux accessoires des "Grands Simplificateurs". Elles sont communes, mais tendancieuses et, le plus souvent, fallacieuses. Pour moi, gauche et droite, sur le graphique de l'évolution cyclothymique, c'est simplement ce qui se trouve à gauche et ce qui se trouve à droite de la ligne du milieu, qui symbolise l'état d'équilibre parfait, idéal – et donc jamais atteint dans la pratique – entre liberté et sécurité. (L'équilibre social est toujours dynamique, disait le professeur Wilhelm Röpke : comme le cycliste, on ne maintient l'équilibre qu'en pédalant pour avancer). On remarquera simplement que, s'il y a six colonnes en tout, et que l'on en compte quatre à partir de la gauche et quatre à partir de la droite, c'est donc nécessairement qu'il y en a quatre qui se recouvrent au centre, où liberté et sécurité coexistent. La liberté va donc en augmentant, de gauche à droite sur notre tableau, en suivant les chiffres de zéro à dix. A zéro il n'y a pas de liberté du tout, à dix il n'y a plus rien d'autre. Inversement, la sécurité, sur notre tableau, va en augmentant de droite à gauche. A zéro il n'y a aucune sécurité, à dix il n'y a plus que ça. La zone d'extrême-gauche, donc (A) ne contient plus aucune liberté. C'est l'état de sécurité intégrale, totale. L'homme y est réduit à un état pire que l'esclavage : celui d'animal domestique, de robot. Toutes libertés étant annihilées, l'homme n'a plus ni volonté, ni âme. Son existence est gérée à sa place par "Big Brother", ou "Le Gouverneur", qui l'empêche même d'exercer la dernière liberté conce-

Suite en p.10



SCHÉMA DE L'ÉVOLUTION CYCLO THYMIQUE



ETAT PATHOLOGIQUE SÉCURITAIRE

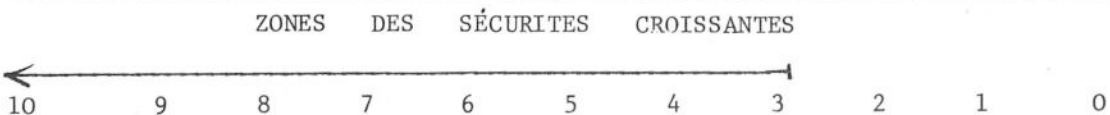
Absence de liberté, excès de sécurité, élites persécutées, tyrannie, peur

ETAT NORMAL d'ÉQUILIBRE

Equilibre entre sécurités et libertés; légitimité du pouvoir; paix

ETAT PATHOLOGIQUE LIBERTAIRE

Absence de sécurité, excès de liberté, révolte des masses, anarchie, peur





vable : celle de choisir la sécurité suprême, la mort, le suicide. Dans son hallucinant roman "NINETEEN EIGHTY FOUR", George Orwell décrit cette évolution d'une manière qui donne des frissons dans le dos. Quatre ans nous séparent seulement de la date qu'il avait désignée en 1949. Londres n'est pas encore tout à fait dans l'état qu'il avait imaginé. Mais force est de reconnaître que près de la moitié de la population du globe vit aujourd'hui, peu ou prou, dans les conditions dépeintes par Orwell il y a plus de trente ans.

DU GOULAG A L'ANARCHIE

A l'opposé, à l'extrême-droite du tableau, il n'y a plus de sécurité. C'est l'état de liberté totale, intégrale : l'état d'anarchie complète. L'individu prime tout, ou croit tout primer. Mais il n'a plus aucune sécurité. Il ne peut compter que sur lui-même pour se défendre. Toute organisation collective, Société, Etat, Justice et Codes, moraux ou religieux, a disparu. Contre qui l'individu croit-il devoir se défendre ? Contre un autre individu, qu'il soupçonne de lui vouloir du mal. Et comme la meilleure défense est l'attaque, il l'attaque en croyant être attaqué. Tout le monde a peur de tout le monde. L'anarchie, c'est le règne de la peur, qui engendre la loi de la jungle, le retour à l'animalité, fauve, féroce. Et encore suis-je injuste envers les animaux, dont la férocité n'arrive pas à la cheville de celle dont les hommes sont capables. La sécurité porte aussi le nom de responsabilité. Dans l'anarchie, la liberté s'exerce sans retenue, sans responsabilité. Les gens n'ont plus de devoirs, seulement des droits. Au nom de leur liberté de presse, ou de leur liberté d'information, les MASS MEDIA nient, ou écrasent, les libertés des autres. Ils fouillent les poubelles, ils regardent par les trous des serrures, ils volent des documents privés, ils photographient au télé-objectif, ils installent des microphones secrets, ils étalent au grand jour les scandales, les vomissures, les pourritures, les maladies, les conflits de conscience. Ils font de terroristes assassins des héros, de gens dépravés des citoyens normaux, de traîtres des saints, des gardiens de l'ordre des fauteurs de troubles, des gouvernants des imbéciles, des prostituées des parangons de vertu. Enfin, vous lisez les journaux, écoutez la radio et regardez la télévision comme moi. Il ne faut certes pas généraliser, mais ils donnent trop souvent l'impression de déverser, selon le mot de Francis Ponge : "Tout le flot de purin des égouts du monde."

LA ZONE DE SECURITE

La seconde zone de notre graphique, à partir de la gauche (B) est la zone sécuritaire par excellence. La dignité de l'homme, certes, n'y est pas tolérée, puisqu'il n'a pas de liberté de conscience. Mais sa liberté fondamentale, celle de vivre, est généralement respectée, ainsi que son intégrité physique. En revanche il est privé de son intégrité psychique. Il ne peut ni connaître la vérité, ni s'informer, ni exprimer d'opinion personnelle. Il ne peut donc pas remplir son vrai rôle d'homme. Il n'est pas un citoyen. Il n'est qu'un esclave, bien nourri et bien traité tant qu'il est utile. Il n'a pas de soucis matériels et vit, probablement, heureux. C'est, en vérité, l'état que décrit Aldous Huxley dans "BRAVE NEW WORLD", publié en 1932 et traduit en français sous le titre "LE MEILLEUR DES MONDES", qui n'a hélas pas la connotation ironique de l'anglais.

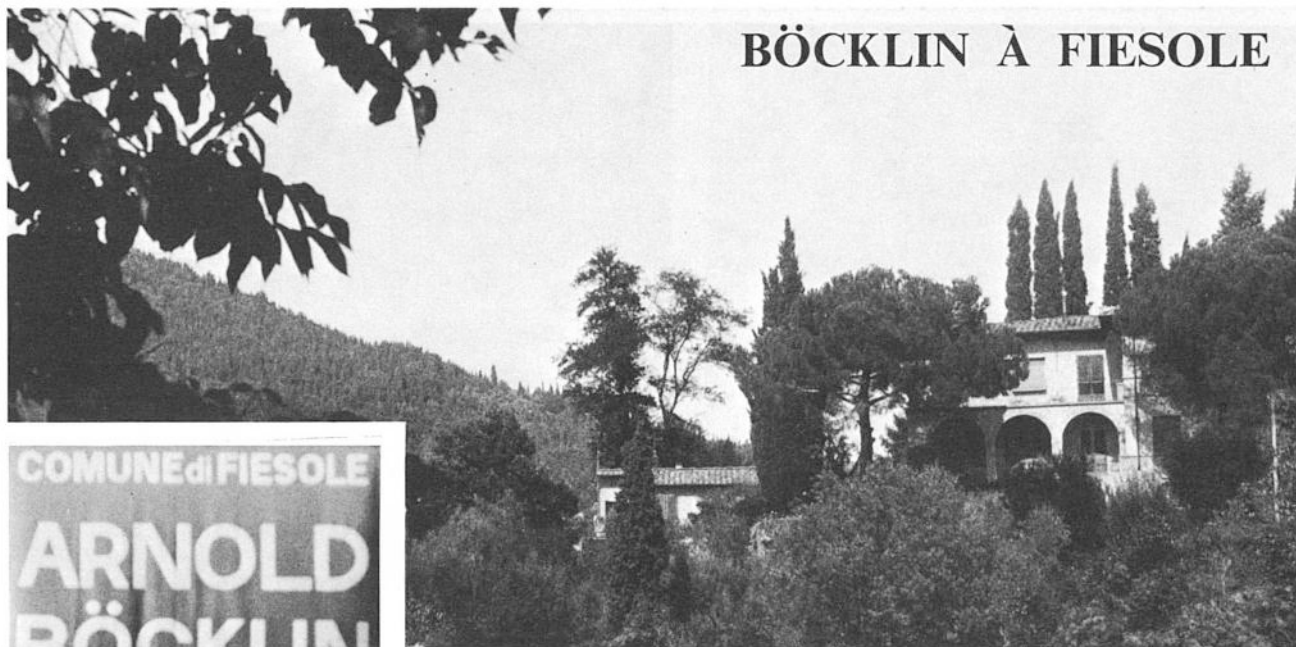
LA ZONE DE LIBERTE

La seconde zone à partir de la droite (E) est la zone libertaire par excellence. L'individu a toutes les libertés, y compris celle de mourir de misère, y compris celle d'exploiter son prochain. Des lois morales, que beaucoup jugent désuètes, et un code pénal appliqué avec mansuétude, sont les seules barrières de sécurité. C'est, vous l'avez reconnu, la zone du "laisser faire, laisser aller". Les droits sociaux sont rudimentaires, sinon inexistantes. La sécurité sociale est à peine ébauchée. Il n'y a qu'un embryon d'organisation sociale, qui se borne au domaine politique vers l'extérieur – les relations internationales – et au domaine juridique vers l'intérieur. Inutile de faire un dessin. Vous avez tous reconnu un régime libéral, conquis de haute lutte par nos aïeux il y a cent trente ans à peine et aujourd'hui remis en question par les contestataires casseurs de flics et fabricants de barricades et de cocktails molotov, sous l'oeil hypersthénisant des mass media. Car toute violence, toute émeute, toute bagarre, fait monter le chiffre des tirages de la presse à sensations et augmente l'écoute de la radio et de la télévision. L'ordre impératif d'Emile de Girardin est toujours valable : *Du sang à la une* ! Par souci d'équilibre on y ajoute aujourd'hui du sexe, du scandale et de la pourriture. Comment équilibrer sécurité et liberté, c'est ce que nous verrons dans le prochain numéro.

Paul A. LADAME



BÖCKLIN À FIESOLE



COMUNE di FIESOLE
**ARNOLD
 BÖCKLIN**
 E LA CULTURA ARTISTICA
 IN TOSCANA
 Palazzina Mangani Fiesole
 Luglio - Settembre 1980
 orario: 10-22

16
 janvier
 1901
 16
 janvier
 1981



B Ö C K L I N



Le campanile de Fiesole.



Pour le 80^e anniversaire de sa mort
BÖCKLIN À FIESOLE

par Andreina

Arnold BOECKLIN, le peintre bâlois, est mort le 16 janvier 1901, il y a quatre-vingt ans. Bien oublié dans sa patrie, sinon à Bâle, bien sûr, du moins en Suisse et en tous cas à Genève, Böcklin a été célébré fastueusement dans sa terre d'élection, la Toscane et tout particulièrement à Fiesole, l'adorable petit village enfoui dans les cyprès hiératiques, blotti dans la colline qui surplombe Florence.

Dans la ville elle-même, au mois de septembre encore, partout de grands calicots flottaient au-dessus des passants, dans toutes les rues convergeant vers la Piazza del Duomo, la Piazza San Giovanni, la Piazza San Lorenzo, la Piazza Madonna degli Aldobrandini, la Piazza Signoria, partout. Tout près du faux David de Michelange, tout près du Palais des Offices, sanctuaire des Giotto, Donatello, Ghirlandaio, Verrocchio, della Robbia, Raffaello, Leonardo da Vinci et de tant d'autres maîtres immortels, flottent les bannières annonçant : Arnold Böcklin a Fiesole.

Chez nous, où il est né, le peintre bâlois est oublié. Là-bas, où il est mort, il est bien vivant. Non seulement il a été adopté, mais Fiesole le reconnaît comme l'un des siens et Florence, aujourd'hui, le désigne comme le chef d'une "école toscane" qui a marqué la fin du siècle dernier. A Fiesole même, d'ailleurs, dans le petit musée qui s'ouvre en face du campanile, un musée tout simple, que l'on trouve sans peine, parce qu'un drapeau suisse flotte aux côtés du drapeau italien au-dessus de la porte d'entrée, on n'expose pas que des oeuvres du Bâlois, mais aussi de Feuerbach et de nombreux disciples et élèves.

De Feuerbach, le journal local répète l'anecdote fameuse. Il avait été à Rome, dans l'atelier où Böcklin esquissait son premier "Centaur". Quand il revint en Allemagne, il déclara : " Je dois tout recommencer à zéro ." Et pour être sûr de bien apprendre, il fit nommer le maître bâlois comme professeur à l'académie de Weimar.



Le même journal, qui semble s'être imprégné de la vie tumultueuse de Böcklin, rappelle qu'il a été, à ses débuts, très lié avec Rudolf Koller, peintre animalier, dont il a partagé l'atelier à Bruxelles, à Anvers, à Paris.

Mais ce que les Toscans semblent ignorer, c'est le séjour de Böcklin à Genève, où il étudia quelque temps dans l'atelier d'Alexandre Calame. Oh ! pas bien longtemps. Quelques mois seulement, de l'automne 1847 à janvier 1848. Il y fut le témoin de la révolution qui porta un nouveau gouvernement à l'Hôtel-de-Ville. Il y fut le témoin de la dissolution de la Société des Arts, considérée comme un dangereux foyer d'opposition conservatrice. Il y fut le témoin de la spoliation, malgré les protestations du président De la Rive, de la vénérable société pour l'encouragement des arts, à laquelle on enleva le Musée Rath, dont la jouissance lui avait été garantie "à perpétuité". On ignore ce que Böcklin a pensé de tout cela. Mais, à vingt ans, il était certainement du côté des émeutiers. Il était pauvre et ne connut un peu d'aisance que quelque vingt ans plus tard et la célébrité, avec une certaine richesse, peu d'années seulement avant sa mort, dans sa villa de San Domenico. Il est enterré au Campo Santo degli Allori, entouré de cyprès. Florence le vénère comme un des siens.

ANDREINA.

P.S. Un bon tiers des plus admirables toiles du maître se trouvaient dans le Musée de Berlin. Elles ont brûlé, en 1945, lors de la prise de la ville par l'armée rouge.



L'évocation de la technocratie n'est ici qu'un prétexte. Le but de cet article, c'est d'attirer l'attention sur une nouvelle voie de recherche, ouverte récemment par des scientifiques soucieux de tenir compte des réalités concrètes. Cette recherche se situe dans le domaine de la décision, et relève donc aussi bien de l'économie que de la gestion; ce qui fait qu'elle n'intéresse pas seulement l'Etat, mais aussi l'entreprise, et même l'individu. Elle s'inscrit dans le nouveau courant de pensée, qui veut appréhender les choses globalement et non plus par morceaux, et qui charrie notamment la systémique, le structuralisme, ou encore l'écologie.

Cette recherche, c'est l'analyse de la "décision à critères multiples". Apparemment subversive, puisqu'elle a l'air de s'attaquer aux théories en vigueur - notamment économiques - elle est plutôt une nouvelle tentative, un essai de voir les choses autrement : alors que jusqu'ici on voulait réduire la réalité concrète aux relations mathématiques existantes - ce qui a donné lieu à de gros échecs - il s'agit cette fois, au contraire, de partir de la réalité sans la déformer, et d'inventer des mathématiques nouvelles qui s'adaptent à cette réalité.

Pour présenter cette "nouveau", situons-la d'abord par rapport à notre prétexte : celui des décisions de l'Etat, auxquelles on reproche souvent d'être "technocratiques".

Les décisions qui attristent

Qu'est-ce qu'un technocrate ? D'après Robert, c'est un "haut fonctionnaire technicien". Qui passe par-dessus les hommes politiques. Pour nous, le vocable sera pris dans un sens populaire, moins excessif quoique encore péjoratif. Le technocrate est celui qui décide à notre place, celui qui désigne la solution "optimale" : tracé d'une autoroute ou d'une ligne à haute tension, emplacement ou caractéristiques d'une station d'épuration, ou encore localisation d'une place de jeux, ou allongement d'une piste d'aéroport. Non seulement il décide, mais en général il décide mal : on constate qu'une fois la "solution optimale" exécutée, les habitants intéressés donnent des signes de tristesse ... quand ils ne font pas un référendum avant son exécution !

Que s'est-il passé ? Notre technocrate, en toute sincérité, a "optimisé" son problème, c'est-à-dire décidé quelle en était la meilleure solution, en se fondant sur un seul critère (en général le coût de l'opération pour la collectivité). Et il a oublié beaucoup de choses en route : la beauté du paysage, la qualité de la vie, le bruit, les odeurs ... Son attitude a pourtant été conforme à ce qu'on lui avait enseigné : un bon fonctionnaire doit toujours choisir la solution la moins coûteuse, ou la plus rentable quand la rentabilité peut être mesurée. Son attitude était correcte, pense-t-il. Justement pas ! Et le nier, c'est précisément adopter le nouveau point de vue. On verra plus loin pourquoi.

Quittons l'Etat pour l'entreprise, et regardons un autre exemple. Un fabricant veut construire une nouvelle usine, et se demande quel emplacement choisir. On a cru longtemps - et on enseigne toujours - qu'il choisira la localisation lui assurant le plus grand profit. Mais l'expérience montre que ce n'est pas le cas : soucieux de la bonne marche de sa nouvelle usine, il choisira un endroit qui ne lui assure en général pas le profit maximal, mais qui le met à l'abri des embête-



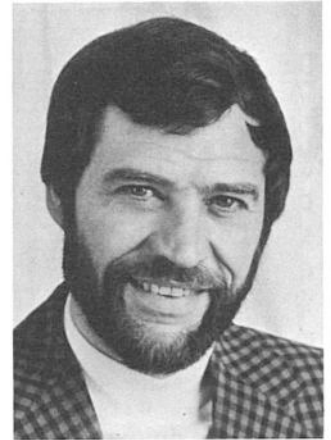


Humaniser la technocratie?

LA DÉCISION À CRITÈRES MULTIPLES

par le professeur Alain SCHÄRLIG

ALAIN SCHÄRLIG est né en 1936 à Genève. Il enseigne l'aide scientifique à la décision, au Département d'économie commerciale et industrielle de l'Université de Genève. Parallèlement, il dirige une entreprise de production et de distribution. Il est porteur d'une licence en mathématiques et d'un doctorat en économie, et il est l'auteur de nombreux livres et articles sur la localisation de l'entreprise. Il développera le sujet de cet article au cours d'une conférence à la Salle des Abeilles du Palais de l'Athénée, le 2 février 1981.



Alain Schärli

ments que pourraient lui valoir un mauvais climat social par exemple, ou une mauvaise collaboration des autorités locales, ou de mauvaises communications, ou encore le départ d'un trop grand nombre de cadres qui ne se plairaient pas dans la nouvelle localisation.

L'important, c'est le qualitatif

Que se passe-t-il, dans la tête des responsables ? On est bien d'accord que toute entreprise cherche à maximiser son profit. Mais elle est incapable de mesurer à l'avance l'effet qu'auront tous les éléments qualitatifs. Elle ne peut donc pas calculer, en fonction de ces éléments, le profit potentiel en chaque endroit, pour choisir ensuite l'endroit de profit maximal. Elle en est donc réduite à calculer, pour chaque localisation, son profit prévisible à *court terme* seulement, et surtout *sans* l'influence des éléments qualitatifs. Et à faire de ce profit *un* de ses critères de décision; les autres critères pris en considération - parallèlement mais sans pouvoir être intégrés - étant les différents éléments qualitatifs jugés importants "pour la bonne marche de l'entreprise".

Revenons à notre technocrate. L'erreur qu'il commet - mais que ne commettent en général pas les entreprises, on vient de le voir - c'est de vouloir optimiser sa solution sur un seul critère, alors que son problème sera forcément jugé sous l'angle de plusieurs critères différents. Ainsi, notre technocrate se comporte en conformité avec les théoriciens de l'économie, et rate son objectif. Tandis que les entreprises - qui se préoccupent assez peu de la théorie, il est vrai - se comportent instinctivement selon l'optique multicritère.

Descendons encore d'un cran : après l'Etat puis l'entreprise, voyons ce qu'il en est de l'homme. Lorsqu'on choisit une nouvelle voiture, on porte une grande attention au prix, c'est certain : mais on n'achète pas forcément la voiture la moins chère. Selon ses propres goûts, on s'intéresse au modèle qui fournit le plus de confort, ou les meilleurs démarrages, ou le plus de prestige; et on effectue un arbitrage entre ces points de vue, qui sont souvent divergents. Il en va de même pour un appartement, une machine à laver, ou un appareil de photo : quand un individu prend une décision, il l'analyse toujours selon plusieurs critères. Comme le fait l'entreprise. Et comme oublie de le faire les technocrates.



Des critères multiples ... et contradictoires

Résumons. La progression que nous venons d'opérer nous permet de prendre contact avec l'essentiel du sujet : l'exemple du technocrate montre que les critères à considérer sont *multiples*; celui de l'entreprise montre que ces critères sont souvent *qualitatifs*, donc impossibles à introduire dans les calculs comptables; et l'exemple de l'individu montre que ces critères sont mêmes parfois *contradictaires*, puisque l'appartement le plus grand et le plus central est rarement le moins cher.

Et alors, direz-vous, tout cela ne peut-il pas se mettre en mathématiques ? La Science devrait tout de même être capable de désigner partout la solution optimale. Car dans tout problème, il existe certainement une réponse qui est la meilleure; et puisque cette réponse existe, la Science doit pouvoir la désigner ...

C'est là le coeur du problème. Les mathématiques classiques ne savent "optimiser" - c'est-à-dire désigner la meilleure solution - que sur un seul critère. Et contrairement à ce qu'on croit, lorsqu'on est en face de plusieurs critères *il n'y a pas* de solution optimale en général !

Ce qu'ont fait nos théoriciens et technocrates jusqu'ici, c'est de ramener les problèmes - notamment économiques - à un critère unique, pour pouvoir les résoudre avec les mathématiques existantes. Et alors, presque toujours, ce critère a été pécuniaire. Même quand il s'agit d'intégrer des pertes de vies humaines dans une optimisation, on ramène tout à des gros sous. Et on s'offre au passage l'audace d'attribuer un prix en francs à la vie d'un homme, donc à l'homme lui-même !

La faute à Aristote. Ou à Descartes

Pourquoi cette déformation ? Pourquoi oublier les éléments qualitatifs ? Bernard Roy, qui est un peu le père du multicritère, dit qu'il y a là un phénomène *culturel*. Nous sommes trop habitués à croire qu'une chose ne peut être que vraie ou fautive; c'est l'héritage d'Aristote. Et tout naturellement, cela nous conduit à croire qu'il existe un optimum, une réponse "la meilleure", dans toutes les circonstances. C'est aussi Descartes, avec ses puissantes démonstrations, qui nous incite à cette attitude. Alors, comme les mathématiques ne nous livrent cette "meilleure" réponse que dans les cas où on juge sur un critère unique, nous avons pris l'habitude de raisonner en monocritère. Et du coup, tout problème exprimé en multicritère a l'air mal posé, mal ficelé, pas digne de la Science ...

Ce n'est pourtant pas manquer de rigueur scientifique, que de voir les choses comme elles sont. C'est ce que se sont dit les chercheurs qui se sont lancés, il y a quelques années, dans le multicritère. Et ce sont eux qui ont déclaré, en substance, ce que nous disions au début : "mieux vaut utiliser des mathématiques simples, peut-être pas très présentables aux esprits cartésiens, mais qui tiennent compte de la réalité humaine; plutôt que de réduire la réalité à une caricature d'elle-même, dans le seul but de la soumettre aux mathématiques classiques". Restait à les mettre au point, ces mathématiques nouvelles ...

Remarquons toutefois, avant de les évoquer, que le seul fait de prendre conscience du phénomène multicritère est déjà un progrès considérable. On est typiquement dans le cas où "un problème bien posé est à moitié résolu". Même en ignorant tout



La faute à Descartes ?

(Photo Musée national)



RENATUS DESCARTES, NOBIL. GALL. PERRONI DOM. SUMMUS MATHEM. ET PHILOS.
*Talis erat vultu NATURE FILIUS: unus Assignansq; suis quaris miracula cause,
Qui Menti in Matris viscera pandit iter. Miraculum reliquum solus in oibo fuit.*

des méthodes nouvelles que les chercheurs mettent au point, on peut déjà modifier fondamentalement son attitude personnelle, ou son comportement de chef d'entreprise, dès qu'on s'est libéré de l'optique monocritère. Lorsqu'il s'agit de savoir, par exemple, si l'agrandissement de l'aéroport (ou son ouverture nocturne), ou la prolongation de l'autoroute par Confignon, sont ou non "une bonne chose", on comprend beaucoup mieux ce qui se passe autour de soi : dans l'ensemble des critères qu'il est logique de retenir, le Monsieur qui dit "c'est une bonne chose parce que c'est nécessaire à l'économie genevoise", ou la Dame qui proclame "il faut refuser parce que cela augmentera le bruit", ces gens-là ne retiennent qu'un seul critère. Ou, ce qui revient au même, ils attribuent un poids tel à leur critère préféré qu'ils en font un critère dictateur. Alors que le citoyen multicritère, lui, jugera de la question aux yeux de tous les critères auxquels il est sensible, avant de décider s'il vote oui ou non. Et il aura d'autre part beaucoup plus de compréhension pour ceux qui votent autrement que lui : il saura que ces gens ont donné un poids différent à leurs critères, ou qu'ils ont retenu d'autres critères que lui.

Démêler un imbroglio

C'est une chose que d'adopter l'optique multicritère. C'en est une autre, bien plus ardue, que de produire une méthode satisfaisante. Car un problème multicri-

Suite en page 18



tère est un imbroglio : d'une part on voudrait savoir quelle est la "meilleure" solution (il le faut bien, quand on doit choisir une localisation, ou décider ce qu'on va voter); et d'autre part l'essence même du multicritère, c'est que l'optimisation n'y a en général pas de sens ...

Alors, ou bien on cède sur les principes, et on accepte des méthodes qui reviennent peu ou prou à l'optimisation, donc à quelque chose qui ressemble fort à du monocritère; ou bien on cède sur l'efficacité, et on accepte des méthodes qui éclairent la décision, qui trient l'imbroglio au maximum, mais qui ne concluent en général pas en désignant "la" solution.

Les méthodes du premier type ont un point commun : elles tendent à établir, sur la base des évaluations qu'on peut faire de chaque solution potentielle, aux yeux de chaque critère, quelle *utilité* chacune de ces solutions apporterait à celui qui doit décider. L'utilité est un truc employé par certains économistes, conscients que tout traduire en monnaie est inadéquat : pour eux, le décideur ne maximise pas son gain, mais son utilité. Les méthodes en question, même si elles ne sont pas présentées sous cette forme par leurs auteurs, vont dans ce sens : elles renoncent à tout traduire en monnaie, mais elles restent néanmoins proches du monocritère, puisqu'elles remplacent la traduction monétaire par une traduction "personnelle".

Des notes comme à l'école

La méthode la plus simple, dans cette catégorie, consiste à donner des notes à chaque solution potentielle : une note par critère, qui exprime le jugement porté sur cette solution en fonction de ce critère; puis à faire la somme, éventuellement pondérée, des notes obtenues par chaque solution : cette somme exprime l'utilité que le décideur - celui qui a donné les notes - attache à chaque solution (remplacez les critères par des branches, les solutions par des élèves : vous avez la méthode qui permet de désigner le "meilleur" élève dans une classe). C'est très simple, mais on montre facilement que c'est aussi très mauvais. D'autres méthodes de ce type sont meilleures; il n'est toutefois pas possible de les exposer ici, car cela nous entraînerait trop loin.

La seconde catégorie comprend des méthodes très différentes. Certaines procèdent par *surclassements*, et cherchent à dégager les solutions "qui en surclassent le plus d'autres", ou qui sont elles-mêmes "le moins surclassées". Elles débouchent sur de délicats problèmes mathématiques, notamment sur des questions de transivité. D'autres méthodes sont des développements de la *programmation linéaire*, bête noire des étudiants de gestion. Mais toutes ont ceci de commun, dans cette catégorie, qu'elles ne fournissent qu'une *aide* à la décision. C'est aux intéressés qu'il incombe de trancher, sur la base des informations fournies par la méthode qu'ils ont choisies. Il leur reste alors à opérer la séparation fine, soucieuse des nuances, qui est absente des méthodes à fonction d'utilité ... et à plus forte raison de l'optimisation à critère unique !

Ces méthodes sont ardues, et n'intéressent pour l'instant que les chercheurs et certains chefs d'entreprise. Alors, lecteurs profanes, contentez-vous de retenir la morale de l'histoire : *nous sommes tous multicritères*. Si les technocrates pouvaient s'en souvenir, leurs "optimisations" seraient certainement plus proches de la réalité humaine.

A.Sch.



WOODROW WILSON

LA SUISSE ET GENÈVE

①



par William E. RAPPARD

NOTE PRELIMINAIRE :

Le professeur Rappard, fondateur, avec son collègue et ami Paul Mantoux, de l'Institut universitaire de hautes études internationales, est certainement l'un des meilleurs connaisseurs des origines de la Société des Nations, dont on vient de fêter le soixantième anniversaire de l'installation à Genève. Dans l'impressionnante bibliographie du maître trop tôt disparu, de très nombreux titres se réfèrent à cette institution. Il connaissait la "League" du dehors et du dedans. Du dehors en tant que professeur d'économie politique à Harvard, avant la Première guerre mondiale. Il a suivi avec un intérêt passionné le développement des idées de son collègue de l'université de Princeton, Woodrow Wilson, devenu Président des Etats-Unis. Du dedans lorsqu'il devint, à Genève, directeur de la section des mandats de la Société des Nations. Paul Mantoux, rappelons-le, était au même moment directeur de la section politique de la S.d.N. Lui aussi connaissait donc l'institution à la fois du dedans et du dehors : il avait été le secrétaire de Clémenceau lors de la Conférence de la Paix. Il avait été le témoin des intrigues européennes pour contrecarrer la volonté du président des Etats-Unis et faire de Bruxelles, plutôt que de Genève, le siège de la Société des Nations.

Le texte que nous avons choisi de publier en "feuilleton" pendant les premiers mois de 1981 - Woodrow Wilson, la Suisse et Genève - a été rédigé par William E. Rappard en 1956, peu de temps avant sa mort. Il a été composé d'après des papiers inédits et est, à notre connaissance, resté lui-même inédit. Du moins l'exemplaire de la Bibliothèque Publique et Universitaire ne porte-t-il aucune indication d'éditeur.

D'ailleurs, le maître, qui a bien voulu m'honorer de sa paternelle amitié au cours des vingt dernières années de sa vie - en tant qu'étudiant, puis disciple, puis journaliste, puis collègue - m'a souvent montré tel ou tel papier et m'a souvent dit qu'il ne désirait pas qu'ils soient publiés avant sa mort. Mais ils n'ont, pour autant, rien perdu de leur valeur historique et même de leur actualité, au moment où il est question d'adhérer aux Nations Unies. Trente ans auparavant, William Rappard avait traité le même sujet - la S.d.N. n'était vieille que de six ans et l'Institut du parc Barton n'avait pas encore été fondé - devant la Société des Arts, assemblée au Palais de l'Athénée. Il est donc normal que l'organe de la Société des Arts cite tout d'abord les paroles que William Rappard, en 1926, sous la présidence de Raoul Gautier, a adressées à notre société, qui fêtait alors son cent cinquantième anniversaire.

P.A.L.



LES DESTINÉES DE LA SDN

Depuis que Genève est devenue le siège de la Société des Nations, depuis que celle-ci, d'idéal abstrait et lointain qu'elle était pendant la guerre, est devenue, sous nos yeux mêmes, une réalité vivante, Genève s'intéresse moins à la Société des Nations. Le fait est certain et doublement déplorable. Déplorable pour les Genevois, qui manquent ainsi une occasion unique d'élargir leur propre horizon ou qui, du moins, n'en bénéficient qu'insuffisamment. Déplorable aussi pour la Société des Nations qui, ayant besoin pour vivre et pour prospérer de l'appui sympathique de l'opinion publique, serait particulièrement sensible aux influences d'une opinion locale éclairée et vigilante.

Ces considérations m'ont fait accueillir avec une joie particulière l'invitation du Président de la Société des Arts de parler devant elle de la Société des Nations. Je suis heureux de profiter de l'occasion pour présenter aux membres de cette ancienne et admirable institution genevoise, où se perpétuent les meilleures traditions intellectuelles de la cité, un sujet si bien fait, malgré tout, pour l'intéresser.

W.E. RAPPARD

Conférence faite au Palais de l'Athénée devant la Société des Arts.
Extrait des compte-rendus de la Société des Arts, tome XXI, 2^e fascicule, 1926.

SALLE DE L'ASSEMBLÉE PLAN DES TABLES DES DÉLÉGATIONS

PRÉSIDENT

1. Afrique du Sud	2. Argentine	3. Australie	4. Belgique
8. Canada	7. Empire Britannique	6. Brésil	5. Bolivie
9. Chili	10. Chine	11. Colombie	12. Cuba
16. Grèce	15. France	14. Espagne	13. Danemark
17. Guatemala	18. Haïti	19. Honduras	20. Indes
24. Nicaragua	23. Libéria	22. Japon	21. Italie
25. Norvège	26. Nouvelle-Zélande	27. Panama	28. Paraguay
32. Pologne	31. Perse	30. Pérou	29. Pays-Bas
33. Portugal	34. Roumanie	35. Salvador	36. Serbo-Croato-Slovène (Etat)
40. Tchéco-Slovaquie	39. Suisse	38. Suède	37. Siam
41. Uruguay	42. Venezuela		

En 1920, en dépit de l'absence de l'U.R.S.S. et des Etats-Unis eux-mêmes, dont le Sénat avait refusé de ratifier le Pacte, enfant chéri du président Woodrow Wilson, la Société des Nations comptait 42 membres, représentant environ 1,4 milliards d'êtres humains.

L'effectif des membres s'éleva rapidement. En 1926, ils étaient 56, en 1934 : 60, pour osciller entre 44 et 45 pendant la Deuxième guerre mondiale.

L'absence des Etats-Unis, de la Russie et de l'Allemagne ont porté un préjudice certain à l'idée d'universalité dont avait rêvé le président Wilson.



William E. Rappard, dans son bureau de la villa Barton (IUHEI) enregistrant avec Paul A. Ladame une de leurs émissions hebdomadaires sur les problèmes de la paix, pour Radio-Genève, en 1945.

Photo Hélios.

*Mon ami Paul Ladame
Bien cordialement
W. E. Rappard*

Woodrow Wilson, la Suisse et Genève

(d'après des papiers inédits)

par WILLIAM E. RAPPARD
Professeur à l'Université de Genève
Directeur Honoraire de l'Institut Universitaire
de Hautes Etudes Internationales

INTRODUCTION

Invité à participer à ces cérémonies que l'Université de Genève et son Institut de Hautes Etudes Internationales ont eu la très heureuse idée d'organiser en l'honneur de Woodrow Wilson, j'ai choisi comme sujet de mon allocution: Wilson et notre pays. C'est là un thème qui peut paraître bien modeste après ceux que nous venons d'entendre traiter par mes éminents collègues et amis Maurice Bourquin et Paul Mantoux. Le premier n'a-t-il pas parlé de l'œuvre de Wilson, c'est-à-dire de Wilson et le monde, et le second, de Wilson et les Quatre Grands à la Conférence de Paris, c'est-à-dire de Wilson et les autres maîtres de l'univers en 1919?

Cependant j'ose croire légitime que dans une occasion comme celle-ci, à Genève, une place soit faite à un exposé

des rapports spirituels et politiques du grand Président américain avec notre pays et notre cité. Cela me paraît légitime, tout d'abord parce que ces rapports ont été réels et vitaux et que leur examen peut projeter, sur le caractère de Wilson et sur ce que sa philosophie sociale avait de plus personnel, une lumière particulièrement révélatrice. Cela me paraît légitime et opportun aussi parce que les services que la sympathie de Wilson pour la Suisse, et très particulièrement pour Genève, l'a poussé à leur rendre en des heures historiques, ne pourraient être oubliés par nos compatriotes et par nos concitoyens sans qu'ils se rendent coupables de la plus honteuse ingratitude envers lui. Et cela me paraît justifié aussi parce que des circonstances vieilles de bientôt quarante ans m'ont permis d'avoir avec lui des relations personnelles si inattendues et si peu conventionnelles par leur franchise, que leur exposé ne sera peut-être pas dénué de tout intérêt pour les historiens.

Le rappel de ces souvenirs sera fait sur la base de notes que j'ai prises au jour le jour au cours des trois missions dont j'ai été chargé par le Conseil fédéral suisse en été 1917 et en automne 1918 à Washington, en hiver et au printemps 1919 à Paris et à Londres. Je m'excuse d'avance de l'importance que je pourrais avoir l'air d'attribuer à ma personne dans les entretiens dont je vais rendre compte. Il n'en est vraiment rien. Comme le lecteur critique ne tardera pas à le comprendre, c'est au contraire parce que le Président ne voyait en moi ni un personnage politique de marque, ni un diplomate, ni un journaliste, mais seulement un très modeste jeune collègue universitaire, émanant d'un pays qui n'occupait qu'une place insignifiante sur l'échiquier international, qu'il s'abandonna à la liberté des propos que je vais rappeler et dont l'indiscrétion fera le véritable intérêt de mon exposé.



WILSON ET LE RAVITAILLEMENT DE LA SUISSE EN 1917

Mon premier tête-à-tête avec le Président Wilson eut lieu à la Maison Blanche le 1^{er} novembre 1917. C'était l'avant-veille du retour en Suisse d'une mission officieuse de trois membres, dont je faisais partie, que le Conseil fédéral avait envoyée aux Etats-Unis. Sa tâche était de chercher à influencer en notre faveur une opinion américaine trop portée à nous assimiler aux Allemands du Reich, contre lesquels ils étaient en guerre depuis quelques mois¹. Cette confusion et l'hostilité présumée de l'Amérique contre la Suisse qui risquait d'en résulter, étaient d'autant plus redoutables pour nous que notre ravitaillement en céréales en était venu à dépendre presque exclusivement des Etats-Unis. Depuis le début de la guerre de 1914, la Suisse était en effet privée de tout accès aux sources de nos importations traditionnelles de vivres: la Russie et la Roumanie.

Notre mission avait été adjointe à M. Hans Sulzer, chargé, en qualité de ministre plénipotentiaire, de prendre la succession de notre précédent agent que diverses circonstances, et notamment son intimité avec les ambassades allemande et autrichienne, avaient rendu suspect d'une germanophilie coupable aux yeux des Américains. Le premier devoir de notre nouveau représentant était de négocier avec les autorités de Washington un arrangement aux termes duquel elles accepteraient d'assurer le ravitaillement de notre pays. Pour faciliter l'accomplissement de cette tâche, M.

Sulzer devait naturellement réagir contre les préjugés hostiles qu'avaient fait naître les malentendus passés. En cela il devait, naturellement aussi, compter sur l'assistance de la mission qui, dépourvue de tout caractère proprement diplomatique, jouissait de ce fait d'une plus grande liberté d'allures et de propos.

Pour montrer que n'étaient pas vaines les appréhensions helvétiques au sujet des soupçons dont la Suisse était l'objet, le nouveau ministre et ses trois adjoints officieux purent, dès le premier dimanche de leur séjour outre-mer, le 19 août 1917, lire dans le *New York Times* un grand article intitulé « How Switzerland Feeds the Huns ». Cette étude était basée sur une analyse patiente de nos statistiques de commerce extérieur. Constatant que les chiffres relatifs à l'exportation de la Suisse à destination de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie accusaient une augmentation sensible de 1913 à 1915, notamment en ce qui concernait les denrées alimentaires, l'auteur en concluait que ravitailler la Suisse reviendrait pour les Etats-Unis à ravitailler l'Allemagne et par conséquent à prolonger la guerre. Son étude, véritable petite monographie, était d'autant mieux faite pour frapper l'esprit d'un lecteur impartial que, très objective, elle ne trahissait aucune malveillance à l'égard de notre pays et qu'elle était manifestement un produit de bonne foi.

Le lendemain de cette publication, le *Times*, dans un article de fond, insistant sur la gravité des accusations portées contre la Suisse, se demandait, sur un ton légèrement ironique, ce que la commission helvétique, récemment débarquée, pourrait bien trouver à leur opposer.

¹ On trouvera un compte rendu sommaire de l'origine et de l'action de cette mission dans une brochure que j'ai fait paraître à mon retour en Suisse: *La Mission suisse aux Etats-Unis*, (Genève, 1918), 79 pages.

Suite au prochain numéro .

Le président Don
Quichotte - Wilson
à son disciple
Sancho - Cox :

- Suivez-moi !
- Suivez-moi !

(Vers l'abîme de
la Société des
Nations)

Caricature du
HARVEY'S WEEKLY,
(républicain) 1919.



"FOLLOW, FOLLOW ME"



THE MOST COMPLETE
SCIENTIFIC LABORATORY
FACILITIES
FOR

APPRAISING

**DIAMONDS
PRECIOUS and
SEMI-PRECIOUS
STONES and PEARLS**

30 years of
experience
in appraising
JEWELRY

**THE GEMOLOGICAL
APPRAISAL BUREAU**

23 West 47th Street
New York, N. Y. 10036
Tel : 581-8666



— Un monsieur «Détente» dit que vous voulez le voir.
— Dis lui que je n'ai pas le temps! (Pékin Information)



UNE CONFÉRENCE DE PATRICK WAJSMAN

Détente: « quand les crevettes auront appris à siffler »

Patrick Wajzman, éditorialiste au Figaro, professeur à l'Institut d'Etudes politiques et à la faculté de droit de Paris, directeur de la revue «Politique Internationale», publiait il y a trois ans un ouvrage au titre alors légèrement provocant: «Les illusions de la détente» (*). Il donnait vendredi soir à Genève devant la «Société des Arts une conférence sur le même sujet.

Or, quel chemin parcouru depuis 1977 dans les relations Est-Ouest. Avec l'arrivée aux affaires de la nouvelle administration Carter, la détente faisait encore partie d'un décor familier et rassurant. C'était l'époque notamment où les avocats du commerce et des investissements à l'Est tenaient le haut du pavé. Joignant si l'on peut dire l'utile à l'agréable, ils estimaient avec un bel optimisme que le frottement des deux systèmes était de nature à gommer petit à petit les aspérités du communisme. Le désarmement idéologique par les échanges en quelque sorte.

Quatre ans après nous n'y croyons plus guère, les «réalistes» sont revenus sur le devant de la scène et en dénonçant quelques-unes des illusions de l'Occident M. Wajzman avait, il faut le reconnaître, quatre ans d'avance.

Au cours de sa conférence l'orateur après avoir rappelé qu'en soixante ans l'URSS a agrégé à son empire plus de 115 millions de personnes, souligne avec une ironie mordante l'inadéquation des réponses occidentales. Il s'agit d'abord, remarque-t-il, d'une incapacité intellectuelle à percevoir l'expansionnisme pour ce qu'il est et les catégories de la pensée soviétique, dont pourtant les textes abondent. C'est à débusquer cette ignorance qu'il s'emploie en particulier par quatre observations.

LA DÉTENTE. — C'est l'Occident qui a inventé le terme. Les Soviétiques eux, parlent de coexistence pacifique. Lorsqu'on sait les lire et les écouter ils la définissent avec beaucoup de franchise comme un moyen non-militaire d'abattre l'ennemi. Pour Lénine déjà les accommodements avec l'adversaire ont une fonction purement tactique et provisoire. Ou, comme le

disait Krouchtchev, si largement apprécié en Occident pour son caractère conciliant: «la détente nous amènera la paix lorsque les crevettes auront appris à siffler».

LES NÉGOCIATIONS. — On tend à considérer à l'Ouest le simple fait de négocier avec les Soviétiques comme un succès. On se gargarise alors de l'atmosphère, de l'esprit esprit de Genève après 1955, esprit de Camp David en 1957, esprit d'Helsinki aujourd'hui. Mais les Soviétiques ne s'intéressent qu'aux faits et pendant que l'Occident s'abuse, aucune négociation, si chaleureuse en soit l'ambiance, ne les empêche d'avancer leurs pions.

LES BONNES RELATIONS. — Domaine voisin du précédent, l'Occident s'illusionne sur l'importance des bonnes relations personnelles dans l'échange avec les Soviétiques. Le grave ici n'est pas que l'on s'y soit trompé une fois mais l'obstination des Occidentaux à retomber dans leur erreur. Par exemple alors que le chancelier Schmidt ne cesse depuis des années de soigner ses relations avec les dirigeants successifs de l'autre Allemagne, Honnecker ne se sent nullement gêné de balayer cela d'un revers de main quand il le juge utile (il y a quelques semaines par exemple).

L'ÉVALUATION À LA BAISSÉ. — Les Occidentaux évaluent constamment les objectifs soviétiques à la baisse. Ils prédisent l'enlisement de l'URSS, lorsqu'elle s'élance avec l'aide des Cubains en Angola. Ils se persuadent du caractère défensif de l'occupation de l'Afghanistan et lorsque l'Union Soviétique se rapproche du Golfe Persique c'est encore son complexe d'encerclement qu'ils évoquent en hochant la tête.

Si, face au tableau accablant de ces petites et grandes lâchetés de l'Occident M. Wajzman conserve malgré tout quelque optimisme, c'est surtout parce qu'il espère de la nouvelle administration Reagan un sursaut de courage et de lucidité.

A.M.

(*) aux PUF, Paris

Faute de place, nous publierons le papier de La Tribune de Genève dans le No. 26.



CONFÉRENCE À L'ATHÉNÉE

«L'illusion de la détente»

PAR ANTOINE GESSLER

La Société des arts de Genève, par ses classes « Industrie et commerce » et « Art et art de vivre », conviait, vendredi soir, dans le cadre splendide de l'Athénée, un conférencier de renommée internationale, M. Patrick Wajzman. Homme de radio et de télévision, éditorialiste au « Figaro », directeur de l'importante revue « Politique internationale », conseiller littéraire... Patrick Wajzman, allure décidée, cheveux argentés mi-long, une voix aux inflexions chaudes, se pencha avec réalisme et talent sur un sujet de brûlante actualité. La détente Est-Ouest, une illusion ?

L'orateur d'emblée répondit par l'affirmative. L'Union soviétique, pour lui, constitue à l'heure actuelle le prime facteur de déstabilisation dans le monde. M. Wajzman nota, à ce propos, que Moscou en quelque soixante ans avait, en moyenne chaque six ans, placé un territoire comparable à la superficie de la France, sous son contrôle. « Il n'y a pas d'équivalent dans l'histoire de l'humanité », devait-il constater. Avant de dresser un rapide tableau des zones-clés aujourd'hui menacées par

l'URSS : nord de la Norvège, Yougoslavie, Arabie saoudite, Pakistan, Afrique du Sud, Thaïlande, Caraïbes... « Sans doute nos échecs de demain ».

Estimant que l'avenir appelle toutes les vigilances, Patrick Wajzman remarqua alors que les Occidentaux n'évitaient que mal les pièges tendus par le Kremlin, ne comprenant guère la réalité soviétique. L'Ouest perçoit la détente comme la « clé d'un monde merveilleux », la fin de l'antagonisme entre capitalisme et marxisme. Inventant le concept même de « détente ». Un mot qui n'a pas cours pour les Soviétiques, « idéocrates », qui lui préférèrent le terme de coexistence pacifique. « La lutte contre le monde libéral de manière non-militaire se trouve ainsi masquée » insista le conférencier.

Les erreurs de l'Occident

L'Occident, dans le cadre de ses relations avec le bloc d'obédience soviétique commet moult erreurs. M. Wajzman s'attacha à les analyser. Il s'avère faux, d'après lui, de croire que des négociations avec l'URSS pourraient se révéler des facteurs de progrès pour l'établissement de la paix. Moscou ne comprenant, dit-il, que le langage de la fermeté, le contenu des débats importe plus que leur organi-

sation à elle seule ressentie à tort comme un pas vers l'apaisement.

De même, les relations personnelles que peuvent entretenir des personnalités politiques de l'Ouest avec les dirigeants communistes ne suffisent pas. L'orateur s'insurgea contre la libéralisation attendue des liens commerciaux existant avec l'Est. De ce type de relations, aucun résultat politique ne découle, constata-t-il.

D'attitude démobilisatrice et dangereuse qualifia enfin Patrick Wajzman la tendance à évaluer les objectifs soviétiques à la baisse. Faut-il, dès lors, conserver quelque espoir en l'avenir ? L'élection à la présidence américaine de M. Ronald Reagan semble, pour l'invité de la Société des arts, un motif de ne pas se décourager. Une Amérique forte — que défend le nouveau locataire de la Maison-Blanche — peut seule freiner le glissement de l'Europe vers une attitude neutraliste. Eviter le pire, comment ? Patrick Wajzman apporta ses solutions : une défense accrue des valeurs du monde libre ; un soutien à ceux qui, en première ligne, s'opposent à l'expansion soviétique ; la mise en place de moyens de pression... et surtout la conservation de la volonté qui peut emprendre chaque individu à l'Occident.

Chaudement applaudi, Patrick Wajzman consacra une partie de sa soirée genevoise à répondre — avec précision et érudition — aux questions qui ne manquèrent pas de surgir de l'auditoire. Une conférence passionnante qui confirma pleinement l'adage : « Les absents eurent tort »... ■

Page 23 en haut à gauche :
Le président remercie
Patrick WAJZMAN.

A droite : Le professeur
Wajzman affûte une réponse
aux questions qui
fusent (p.24 en haut).

(Photos von Mühlénen)

L'article de la page 23
est du Journal de Genève,
9 décembre 1980.

Celui de la page 24 est
de La Suisse, 7 déc.1980.



LA MADONE DE PEROUSE d'après Raphaël
Peinture sur porcelaine d'Abraham Constantin (1785-1855)
(exposée au Salon du Musée de l'Athénée).

Le peintre Abraham Constantin, frère de François, dont le talent s'imposait en Italie, envoya cette œuvre à la société Vacheron Constantin, en 1822. François Constantin en fut très honoré. Il la plaça en évidence dans son bureau et en tirait une égoïste fierté. Il écrivait alors :

'Il importe qu'on ne puisse pas dire avoir vu ce tableau hors de notre maison, il fait fureur parmi les artistes, cet élan se communiquera sans doute aux étrangers qui viendront visiter notre ville, nous ferons de notre mieux pour en tirer parti.'



La plus ancienne manufacture horlogère du monde.
En l'île depuis 1755.

VACHERON
CONSTANTIN

La plus noble parure du temps.